

Du rouge au tricolore, la résistance dans l'histoire du communisme belge

Nicolas Naif *

L'ouvrage monumental de José Gotovitch, Du rouge au tricolore, est déjà une vieille connaissance pour les amateurs d'histoire de Belgique et plus particulièrement du Parti communiste. En effet, ce livre a été édité pour la première fois en 1992 et demeure une pierre absolument fondamentale dans l'historiographie du communisme belge. Même 26 ans après, ce livre reste une référence inégalée pour la compréhension de cette période si particulière, si intense, si dramatique que fut la Seconde Guerre Mondiale.

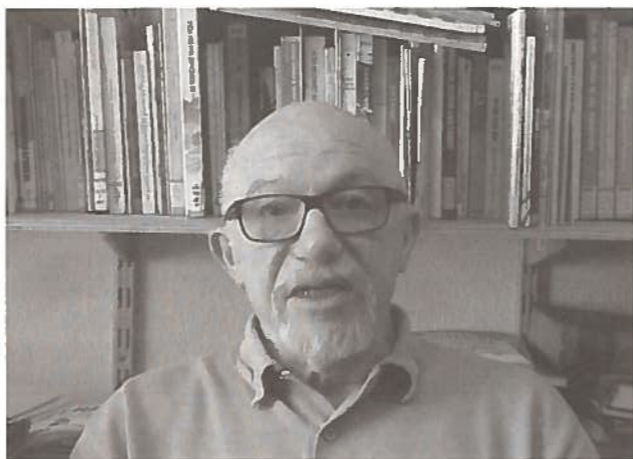
Fruit de nombreuses années de recherche et édition plus que substantielle d'une thèse de doctorat magistrale présentée en 1988, *Du rouge au tricolore* fut un travail considérable de dépouillements exhaustifs d'archives variées et inédites (notamment les archives de l'Internationale communiste et celles du Parti communiste de Belgique conservées à Moscou après avoir été reprises aux Allemands), une foule d'interviews de témoins de l'époque et un solide répertoire biographique d'ailleurs mis à jour avec cette nouvelle édition. Ce qui a permis à José Gotovitch de dresser une véritable biographie collective du PCB. Cette prosopographie ouvre vers une histoire qui dépasse les structures et les discours. De chair et de sang, elle se place aussi au niveau des femmes et des hommes qui ont composé ce parti avec leurs complexités, leurs grandeurs et leurs contradictions.

* Historien, membre du conseil scientifique du CARCoB et du Centre d'histoire et de sociologie des Gauches (ULB). Pour informations ou commandes du livre : Centre d'Archives Communistes de Belgique (CARCoB), 02/513.15.83 - carcob@skynet.be

Compagnon de route du PCB, José Gotovitch n'a jamais caché sa proximité avec l'objet de ses recherches. Mais sa plume, rigoureuse et sans concession, est bien celle de l'un des chercheurs les plus emblématiques et les plus fins de l'histoire politique de Belgique. Faut-il rappeler qu'il est aussi connu du grand public pour l'ouvrage *L'An 40*, coécrit avec Jules Gérard Libois, première contribution d'importance sur la période de la Seconde Guerre Mondiale ? La lecture de *Du rouge au tricolore* demeure cependant d'une intéressante actualité. D'abord parce que les constats et les fines analyses de José Gotovitch ne se sont pas trouvées être démenties par les travaux ultérieurs. Mais aussi parce que le Communisme et la Seconde Guerre Mondiale demeurent des facteurs identitaires (ou repoussoirs, c'est selon) importants en 2018.

Faut-il rappeler la constante revendication de l'extrême droite et d'une partie de la droite flamande à propos de l'amnistie des collaborateurs ? Il faut également souligner que l'image de la Résistance tend, d'un paradoxe qui n'est qu'apparent, à se troubler aussi avec les années. Plus que des gestes héroïques, il est désormais surtout question des exactions, des épurations et des différents règlements de compte d'après-guerre. Un tel livre permet de ramener la figure du résistant à sa juste mesure ; loin de se cantonner à l'image d'Épinal du maquisard avec sa mitraillette, elle est aussi une série de gestes du quotidien, d'actions discrètes, harassantes et peu valorisantes, autant que de dangereuses. Autre élément qui demeure d'actualité c'est bien sûr le Communisme et sa réalité en Belgique. Avec une coïncidence évidemment fortuite, le député libéral Fabian Culot vient de livrer une proposition de résolution qui fleure bon,

si l'on peut dire, un anticommunisme primaire et anachronique¹. Visant le PTB, ce député estime que les cours d'histoire devraient dénoncer autant les crimes de



l'extrême droite que ceux de l'extrême gauche, et à plus forte raison ceux du Communisme. Les enseignants d'histoire apprécieront sans doute la haute considération avec laquelle ils sont envisagés.

Ascension et déclin de l'influence communiste

S'il n'est nullement question de nier les crimes et les exactions, la lecture de *Du rouge au tricolore* invite de façon pertinente, détaillée et particulièrement argumentée à suivre l'évolution du Parti communiste de Belgique, depuis le groupe sectaire qu'il fut dans les années 20 jusqu'au zénith de son influence et de son importance au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Avec deux trajectoires croisées intimement liées ; celle qui l'a mené, d'une part, d'un parti aux ordres de l'Internationale vers un parti en voie d'intégration dans la démocratie « bourgeoise et parlementaire » belge, et celle qui a fait du PCB un vainqueur moral du conflit, totalement investi dans la Résistance, mais au final un acteur politique très vite relégué dans l'ombre des piliers, y compris par ses propres erreurs stratégiques. Le cœur de l'ouvrage est bien là ; comment un parti groupuscule

¹ Voir ce sujet l'article de Marc Denonville, page 14

laire et régulièrement sectaire, a progressivement mêlé le noir, le jaune et le rouge au seul rouge de l'Internationale communiste et de la révolution mondiale. Comment un parti qui se considérait comme l'alternative radicale et égalitaire à la démocratie bourgeoise, en est venu à vouloir se fondre dans celle-ci. Comment un parti marginal, dont le danger était surtout fantasmé, est devenu un acteur « historique ».

Un rapide survol chronologique permet de mieux saisir l'évolution. Si le PCB se crée en 1921, il demeure, contrairement à son cousin français, un groupuscule dont le danger révolutionnaire, ou subversif, c'est selon, est bien plus fantasmé que réel. La férule du Komintern est fort présente, y imposant direction et mots d'ordre sectaires. Mais le PCB de la fin des années 30 commence à sortir de son isolement, fort de son engagement antifasciste et du tournant du Front populaire. Cependant, comme l'indique bien José Gotovitch, les ralliements demeurent marginaux. Le noyau dur demeure celui d'une structure marquée par l'opposition et la clandestinité. C'est d'ailleurs cette structure ramassée qui lui permettra de passer le choc du Pacte de non-agression germano-soviétique. Il agira comme un « bon soldat de l'Internationale », reprenant alors les mots d'ordre rejetant dos à dos le régime nazi et le capitalisme après avoir centré ses critiques exclusivement sur le premier. Mais la réalité de l'occupation viendra apporter ses nuances et ses improvisations.

L'auteur décrit bien alors, dans les premiers moments du conflit et de l'occupation, comment un « bricolage idéologique » va s'opérer, superposant différentes grilles de lecture. Profitant de la latence du pouvoir et surtout de la décomposition du POB, le parti communiste va alors se lancer dans une conquête des forces ouvrières, voire des militants socialistes, étant alors la seule structure véritablement « organisée et agissante ». Les mots d'ordre sont alors à l'union et au front de tous contre l'occupant et se traduisent notamment par des grèves. Il faut dire que l'URSS vient alors, en juin 1941, d'être attaquée par l'Allemagne hitlérienne et revient à la pointe du combat contre l'Ordre Nouveau. Les communistes belges sont alors arrêtés par centaines.

Après le Komintern et après la guerre

Alors que le Komintern est dissout, le PCB va s'investir dans des structures et des instruments qui lui permettent d'élargir ses horizons et de compenser les pertes ; le Front de l'Indépendance et les Comités de Lutte syndicale lui permettront de rallier très largement. L'originalité de ces structures est de ne pas se confondre entièrement avec le PC, en se proposant comme des lieux de ralliement où chacun peut garder son identité et ses fidélités propres. C'est bien une forme de réformisme qui se construit où l'influence communiste est prégnante. Les réflexions sur la société belge y vont bon train. Certains commencent à entrevoir, outre le fait de chasser l'Occupant, la possibilité de construire cette société nouvelle, sans classes et égalitaire.

Mais l'après-guerre se prépare aussi à Londres avec le Gouvernement en exil et sous l'égide des Forces alliées. La séquence de la Libération est particulièrement intéressante puisqu'elle sera la matrice de l'échec, et peut-être plus fondamentalement de l'aporie de la stratégie communiste. Misant autant sur sa victoire morale et sur les forces de la Résistance, le PCB va assez naïvement jouer le jeu de la pacification et de l'unité, abandonnant tous les instruments de sa force dans la Résistance. Ses forces syndicales sont dissoutes dans la FGBT et les forces armées résistantes ne sont pas mobilisées malgré quelques fortes tensions au moment de la Libération, à l'automne 1944. Le rapport de force bascule alors complètement. Le PCB va entrer dans le Gouvernement provisoire à des postes exposés et se faire manœuvrer pour réduire son aura au maximum ; auréolé de la victoire de l'URSS et des sacrifices de la guerre, il est le « parti des fusillés ». Il faut attendre février 1946 pour que les premières élections soient organisées. Le succès communiste est bien moins grand qu'espéré

(ou craint) ; seulement 12,4 % là où près de 25 % étaient imaginés quelques mois auparavant. Ce sera sa dernière victoire puisqu'il s'enfermera bientôt dans un nouveau sectarisme, celui de la Guerre froide. Il ne parviendra plus à sortir de la « forteresse assiégée » dans laquelle il s'est enfermé, autant qu'il y a été assigné.

Au final, il reste de cette lecture que cette période fut littéralement extraordinaire. Le champ des possibles y a semblé plus important qu'à aucun autre moment de ce « court vingtième siècle ». Mais cependant le chemin pour réussir à marier le rouge

révolutionnaire au tricolore de la société belge demeura fort tortueux. D'abord parce qu'il ne se réalisait pas à partir d'une page blanche ; la société belge, restait fortement polarisée et marquée par la social-démocratie et l'art du compromis. La Libération ne fut qu'une parenthèse vite refermée. Ensuite parce qu'il ne réussit pas à définir sa voie belge au socialisme. D'autres tentatives furent menées, entre modèle révolutionnaire et social-démocratie. En vain. Le PCB a disparu sans avoir trouvé l'équation si tant est qu'il eut été possible de le faire. La question demeure de la possibilité d'exister au-delà de la social-démocratie en Belgique. Les profondes mutations de la société belge de ces dernières années renvoient à cette question avec un autre éclairage et dans un tout autre contexte.

Le communisme, dans sa matrice soviétique, est désormais un astre mort. Il demeure un formidable et stimulant objet de recherches, y compris en Belgique. Si l'histoire politique n'est plus vraiment à la mode, le genre reste essentiel pour comprendre la société dans laquelle nous vivons. *Du rouge au tricolore* demeure un ouvrage de référence pour cette période riche de promesses autant que d'espairs déçus, mais aussi tragique et héroïque à la fois. ■

